

Si l'on ose accuser Guillaume de Flavy d'avoir livré Jeanne d'Arc aux Anglais et aux Bourguignons, pourquoi fait-il lever le siège de Compiègne à ces mêmes ennemis après une défense héroïque de six mois ? Et lorsqu'on verra la Pucelle comparaître devant ses juges à Rouen, elle-même ne portera aucun jugement désobligeant sur la conduite de de Flavy à son égard.

Telle est l'œuvre historique que M. Plessier a bien voulu faire connaître à la Société et qui semble digne, à tous égards, de prendre place dans ses prochaines publications.

Une discussion s'engage ensuite, dans laquelle plusieurs membres rappellent l'opinion émise sur Guillaume de Flavy par des historiens plus modernes, notamment par le Président Sorel. Ce dernier lave également la mémoire du gouverneur de Compiègne de toute trahison, mais en reprochant à ce capitaine de n'avoir pas fait tout son possible, soit à l'aide de son artillerie, soit par une action combinée avec les attaques successives de Jeanne d'Arc, pour empêcher la jonction des Anglais avec les détachements ennemis de Coudun et de Margny, et assurer ainsi la retraite de la malheureuse héroïne !

La séance est enfin levée après fixation du prochain ordre du jour, qui comprendra :

1° M. Dervillé. — Etudes sur la période révolutionnaire à Compiègne ;

2° M. Plessier. — Notes sur d'anciennes sépultures à Jaux.

*Le Vice-Secrétaire, B.-A. DERVILLÉ.*

---

## GUILLAUME DE FLAVY<sup>(1)</sup>

---

Guillaume de Flavy est surtout connu pour le rôle qu'il a joué comme gouverneur de Compiègne, lors de la prise de Jeanne d'Arc, rôle assez louche pour piquer la curiosité des historiens et laisser libre carrière à l'imagination des romanciers. La publication des *Mémoires de Mathieu d'Escouchy*, par M. de Beaucourt, a révélé sa fin misérable et tragique, qui a pu paraître le châtement d'une vie souillée par bien des crimes. Cependant l'idée d'une trahison proprement dite à l'égard de la Pucelle semble généralement abandonnée, notamment par le Président Sorel, qui se refuse toutefois à innocenter Flavy dans ses aspirations intimes et dans sa conduite militaire pendant cette funeste sortie.

Le personnage reste donc fort intéressant, et nous autres Compiégnois surtout, nous devons être reconnaissants à un jeune archivist, M. Pierre Champion, de l'avoir choisi pour sujet de thèse à sa sortie de l'École des Chartes. Elle vient de paraître, enrichie de planches photographiques et de tables, en un élégant volume de 305 pages, sans compter 19 pages d'introduction, à la librairie de M. Honoré Champion, son père, que connais-

---

(1) Séance de la Société historique du 17 novembre 1905.

sent tous les fervents de l'histoire de France et les curieux de raretés locales.

Suivant un usage très fréquent autrefois et qui ne manque pas d'utilité, cette monographie de Guillaume de Flavy a un sous-titre :

*Contribution à l'histoire de Jeanne d'Arc ;*

*Et à l'étude de la vie militaire et privée au xv<sup>e</sup> siècle.*

Ce sous-titre est à retenir, car il donne un avant-goût très juste du double intérêt de l'ouvrage, et le second, d'ordre plus modeste, n'est pas moindre que le premier.

Guillaume de Flavy était de vieille noblesse picarde. Des sceaux du xiii<sup>e</sup> siècle nous montrent cette famille en possession de la seigneurie de Flavy-le-Martel, village situé actuellement dans l'arrondissement de Saint-Quentin.

Le grand-père de Guillaume, Pierre de Flavy, suivit le parti de Charles V contre le roi de Navarre. Il épousa Marie de Bazantin.

Son père Raoul fut également au service du roi de France et nous le trouvons en 1386 dans l'ost réunie pour une descente en Angleterre et en 1392 dans le rassemblement qui se forme au Mans, en vue d'une expédition en Bretagne. Il épousa Blanche de Nesle, fille de Jean, seigneur d'Offémont, et d'Adde de Mailly. De cette union naquirent six fils, dont le second, Guillaume, vers 1398. Nous avons donc affaire à une famille de vieille noblesse du pays par ses origines et ses alliances. Ajoutons que son sang se mêlera plus tard à celui d'autres familles plus illus-

---

tres encore et que Charles de Humières, le célèbre capitaine de Compiègne pendant la Ligne, descendait des Flavy. Mais pour être un indigène, Guillaume de Flavy ne différera guère des aventuriers étrangers qui pillent le pays depuis un siècle.

La légendaire ignorance des gens de guerre commençait à se dissiper. Le jeune Guillaume fut envoyé à l'Université de Paris, il fut gradué ; et Sorel va jusqu'à dire qu'il eut le grade de clerc en habit et tonsure ! Il l'eut vite oublié et après avoir suivi quelque temps Regnault de Chartres dans ses ambassades à Rome, en Savoie et en Angleterre, il se tourna vers le métier des armes qui convenait mieux à sa nature, et où la protection du fougueux archevêque de Reims ne devait pas lui manquer davantage. Ils étaient parents ou du moins alliés, puisque Blanche de Nesle, sa mère, épousa Hector de Chartres, père de Regnault. Aussi, Guillaume suivit-il toujours le parti de Charles VII, tandis que plusieurs de ses frères, obéissant sans doute à des intérêts territoriaux, s'engageaient au service du duc de Bourgogne. De pareilles divisions dans les familles n'étaient pas rares à une époque où l'on jugeait prudent et utile d'avoir un pied dans chaque camp.

D'après M. Champion, Guillaume de Flavy se signala pour la première fois en 1417, à l'escalade du Mont Sainte-Catherine, citadelle qui domine Rouen et dont la prise entraîne la reddition de la ville. Il avait 19 ans, et l'on a peine à comprendre comment il avait pu déjà faire tant de choses : suivre les cours de l'Université et accompagner Regnault de Chartres dans ses multiples ambassades.

Pendant cinq années, de 1417 à 1422, à travers la Normandie, la Picardie et l'Île-de-France, il prend part à de nombreuses expéditions contre les Anglais et les Bourguignons. Beaucoup sont hardiment menées, quelques-unes heureuses au début ; mais peu liées et mal soutenues, elles aboutissent à l'effondrement de la cause royale, marqué surtout par la bataille de Mons-en-Vimeu, où Guillaume fut laissé pour mort, et par la prise de Meaux par les Anglais.

Quand il n'y a plus rien à tenter en Picardie, Guillaume passe dans cette région de l'Argonne où quelques places tiennent encore pour le Dauphin, à cette extrémité du royaume de France d'où viendra le salut, en la personne de la vierge de Domremy. Les hommes de la trempe de Guillaume de Flavy sont toujours rares. Il est investi de la charge de capitaine de Beaumont en Argonne.

Cependant, quand Luxembourg vint attaquer cette place, Guillaume n'était pas à son poste, il suivait alors le Dauphin et se trouvait près de lui, à Orléans.

En trois jours de chevauchée, il regagne Beaumont et se jette dans la place qui allait capituler. Aucun secours ne lui arrive du Dauphin et, malgré sa bravoure et son esprit fécond en ruses de toutes sortes, il est bientôt réduit à se rendre, mais avec les honneurs de la guerre et en emportant tous ses biens, fin mai 1427. Il se saisit alors d'une autre place, la Neuville-sur-Meuse, s'y fortifie et de là pille impitoyablement tout ce pays d'alentour jusqu'à ce que, débusqué de cette dernière retraite, il soit contraint à licencier ses gens d'armes et à demander un sauf-

---

conduit pour regagner le logis paternel, à Liancourt-en-Santerre.

Il ne sort de sa retraite que lorsque la fortune de Charles VII, subitement relevée par Jeanne d'Arc, rouvre la voie à son activité et à son ambition.

Pendant la marche sur Reims, les villes s'empressent de rentrer sous l'autorité royale. Cependant Compiègne, sommée de se soumettre, hésite de prendre un parti. Les bourgeois se révoltent contre le gouverneur bourguignon Raoul de Hallus. Pour les calmer, Philippe le Bon remplace Hallus par le seigneur d'Offémont, mais il est inexact de dire qu'il vint à Compiègne pour le remplacer (1). Cette concession ne suffit pas. Guillaume de Flavy venu chez son frère, à Choisy, dirige le parti français et conduit la députation compiégnaise auprès de Charles VII. Il amène au sacre de Reims trois ou quatre cents gentilhommes portant les couleurs royales blanche et verte. Aussi n'est-il pas étonnant de le voir investi de la charge de gouverneur de Compiègne, quand la ville ouvre ses portes au roi. La Trémouille en a le titre, mais Flavy en exerce les fonctions, suivant le vœu des habitants. C'est lui qui, avec les attournés, reçoit Charles VII et Jeanne d'Arc, à leur entrée dans Compiègne, le 18 août 1429.

Quelques jours plus tard, Charles VII, mal conseillé, signe avec Philippe le Bon une trêve qui enraie le mouvement royaliste suscité par le prestige de Jeanne d'Arc et le sacre de Reims. Au vain espoir de détacher

(1) Champion. *Guillaume de Flavy*, p. 24.

le duc de Bourgogne de l'alliance anglaise, Charles VII sacrifie les villes qui s'offrent à lui. Bientôt même il ira jusqu'à ordonner aux habitants de Compiègne d'ouvrir leurs portes aux Bourguignons. Regnault de Chartres vient en personne leur exposer qu'il ne s'agit que d'une occupation temporaire. Nos pères, se souvenant des maux passés, refusent d'obéir et se montrent plus royalistes que le roi. Flavy lui-même conseillait de céder. Cependant on ne saurait l'accuser de coupables calculs, car une lettre de Regnault de Chartres aux habitants de Reims, nous le montre refusant l'or Bourguignon qui s'offrait à lui, en échange de Compiègne, sous la forme d'un riche mariage (1). Philippe le Bon en conçut un tel dépit, qu'il en prit prétexte pour rompre la trêve et qu'il jura d'occuper Compiègne par la force.

Son armée donne la main aux troupes d'Henri VI qui vient de débarquer à Calais, le 23 avril 1430, enlève Choisy et commence le mémorable siège de 1430.

Jeanne d'Arc, prévenue à Crépy, retourne aussitôt à Compiègne et, chevauchant toute la nuit, arrive le matin du 23 mai.

Le Président Sorel a décrit minutieusement les fortifications de Compiègne et les positions des assiégeants, il a donné un récit si exact de la funeste sortie du 23 mai, qu'il a laissé peu de choses à ajouter au nouvel historien de Guillaume de Flavy. Cependant il lui reproche de s'être borné aux documents compiégnois et d'avoir négligé notamment

---

(1) Id., p. 33.

la *Chronique anonyme des Cordeliers* et les comptes bourguignons de Lille. Or Sorel cite la chronique anonyme p. 119 et il a donné tout un compte de dépenses du duc de Bourgogne devant Compiègne, tiré des archives de Lille. Je lui reprocherais plutôt d'avoir accepté la date de 1509 pour le plan reproduit par Lambert de Ballyhier et Pélassis de l'Ousle. Il suffit de le comparer avec celui de J. Duwier de 1611, pour voir que le prétendu plan de 1509 lui est certainement postérieur.

M. Champion place le vieux pont en amont du pont actuel (1). C'est une erreur matérielle facile à rectifier et il accepte sans discussion la date du 23 mai donnée par la lettre du duc de Bourgogne aux habitants de Saint-Quentin. C'était l'avis de Sorel, mais il convenait peut-être d'indiquer comme lui les raisons qui avaient conduit à une conclusion différente, des historiens comme Vallet de Viriville, Wallon et Marius Sèpet. Enfin il rejette toute idée de trahison de la part de Guillaume de Flavy. Un chapitre spécial est consacré à cette question capitale (2). Mais la discussion ne porte que sur l'ancienneté des sources, et finalement il conclut qu'une trahison de Flavy aurait laissé des traces dans les comptes bourguignons, comme celle de Guichard Bournel, capitaine de Soissons. Ce n'est qu'une preuve négative.

Mais il ne suffit pas d'innocenter Flavy d'un honteux marché avec l'étranger. C'est surtout de ses relations avec Regnault de

(1) Id., p. 43.

(2) Id., p. 281-286.



Chartres qu'il faudrait le laver, et de tout ce qu'elles éveillent d'affreux soupçons, quand on connaît la joie féroce avec laquelle l'archevêque de Reims apprit la capture de l'héroïne. Il me semble certain que la réserve gardée par Jeanne d'Arc depuis qu'elle considérait sa mission comme terminée, laisse à Flavy toute la responsabilité de cette dangereuse sortie, dont il se désintéresse ensuite complètement. Il ne fait pas tirer le canon pour arrêter la marche des Anglais, qui, de Venette à Margny, se présentent de flanc. Il n'envoie pas un homme d'arme au secours de l'héroïne qui se débat à quelques pas de la tête du pont.

Pour l'honneur militaire de Flavy, sa meilleure défense sera toujours sa conduite courageuse pendant le siège qui va suivre ; mais son courage même rend plus suspecte l'inaction dont il a usé à l'égard de Jeanne d'Arc, et le silence absolu gardé à son endroit par les registres de la ville semble un parti pris de laisser dans l'oubli cette tragique aventure.

Par contre, nous pouvons suivre tous les détails du siège et connaître les noms des principaux défenseurs de Compiègne. Ce qu'on s'explique moins, c'est le motif qui retint pendant deux mois les assiégeants sur la rive droite de l'Oise, sans autre objectif que d'enlever le boulevard du Pont, alors qu'en franchissant la rivière ils auraient coupé les communications de l'assiégé avec le dehors et trouvé des points d'attaque plus faciles. Quand ils s'y décidèrent, ils élevèrent une bastille en face de la porte de Pierrefonds, et M. Champion affirme qu'elle ne

---

fut jamais achevée (1) : en tous cas, elle résista faiblement quand le comte de Vendôme vint délivrer la ville, 26 octobre.

L'heureux Flavy est alors tout puissant ; il rançonne ou pille à son gré toutes les villes voisines, jusqu'au jour où le connétable de Richemont fait sentir sa rude main. Il arrive à Compiègne le 8 décembre 1436, accompagné du chancelier et du maréchal de Rieux, et fait mettre Flavy en prison. Quand il en sort, il trouve moyen de reprendre par la force son gouvernement de Compiègne, appuyé par les habitants qui ne veulent pas souffrir un capitaine choisi par le roi, au mépris de leurs privilèges. L'annaliste Picard nous apprend que Richemond lui-même doit céder et reconnaître pour légitime la fonction reprise par Flavy. Dès lors il se croit tout permis et ayant attiré Pierre de Rieux à Compiègne dans un véritable guet-apens, il se saisit de sa personne et ne craint pas de garder en prison un maréchal de France pendant huit mois. Le roi est impuissant, et il faut que les parents de Rieux apportent sa rançon ; ils arrivèrent le jour de son enterrement. Pour satisfaire la justice, un des serviteurs de Flavy eut la tête tranchée, mais le vrai coupable reçut, en 1441, ses lettres de rémission. A cette époque, il prêtait au roi 20.000 écus et son artillerie pour assiéger Pontoise.

Sur ces mœurs étranges le livre de M. Champion abonde en documents curieux et les notes ne sont pas moins intéressantes que le texte.

---

(1) Id. p. 53.

L'épisode du mariage de Flavy forme le dernier chapitre du livre. Il commence comme un roman assez banal et se termine comme un drame. Flavy épouse sur le tard une toute jeune fille d'une naissance fort obscure, à cause de ses grands biens, maltraite cette enfant et est tuée par elle et son amant. Cette Blanche d'Overbreuc, dame de Nesles et vicomtesse d'Acy, était d'origine assez mêlée. Si sa mère Anne de Francières était d'une noble famille, bien connue à Compiègne, Robert d'Overbreuc, son père, était un paysan boulonnais dont on a peine à comprendre la fortune.

A la mort du dernier vicomte d'Acy Guyot la Personne, en novembre 1435, Overbreuc n'a-t-il pas l'audace de se présenter comme son héritier et n'est-il pas tenu pour tel, sans autre titre que d'avoir été assez riche pour payer les droits !

On comprend mieux qu'une telle conduite lui ait attiré de nombreux procès et que pour s'assurer un protecteur puissant, il ait accordé la main de sa fille à Guillaume de Flavy ; mais du même coup il s'était donné un bourreau. Guillaume sut habilement se débarrasser de tous ceux qui pouvaient réclamer une part d'héritage, puis fatigué de payer à ses beaux parents une rente de 300 livres, il leur fit la vie si cruelle qu'Anne de Francières mourut de chagrin. Comme ce vieux paysan d'Overbreuc avait la vie plus dure et menaçait de se plaindre au roi, Guillaume le fit jeter en prison, où il mourut de faim. Un tel homme ne pouvait être qu'un mari exécration. Vieux, podagre, avare et dissolu, il froissait sans cesse la jeune femme

---

qui, rencontrant sur sa route le jeune capitaine Pierre de Louvain, envoyé en garnison à Noyon en 1445, noua bientôt avec lui une liaison coupable. On sait le reste et comment le vieux Flavy fut assassiné dans son château de Nesles-en-Tardenois, le 9 mars 1449. L'émotion que cette mort produisit à Compiègne a laissé des traces dans nos registres, et j'ai eu l'occasion d'indiquer, dans l'histoire de nos Francs-Archers, comment ils furent convoqués pour maintenir l'ordre et assurer la sécurité de la ville.

La justice intervint, mais poursuivit faiblement les deux amants. La victime était peu recommandable, et les coupables riches et puissants. Ils finirent par obtenir des lettres de rémission et se marièrent. Leur union ne fut pas heureuse. La famille de Flavy n'avait pas pardonné. Pierre de Louvain fut attaqué, le 15 juin 1464, sur la route de Compiègne à Berzy, et Raoul de Flavy lui coupa la gorge. La même année, Blanche se remariait pour la troisième fois avec un maître des requêtes de l'hôtel du roi, Pierre Puy. En but à la haine des Flavy et des Louvain maintenant ligués contre elle, Blanche n'osait plus sortir de sa maison, et sa triste existence se prolongea jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le procès motivé par la mort de Flavy, heureusement retrouvé aux Archives nationales par M. Champion, lui a fourni les détails les plus curieux sur la vie intime du ménage de Flavy, les brutalités du mari, les intrigues amoureuses de la femme, le rôle de l'amant et de différents serviteurs, notamment du barbier-médecin, et enfin sur l'as-

---

sassinat qu'on essaie d'abord de dissimuler sous une maladie et que finalement on se décide à exécuter brutalement. Et cependant l'auteur ne nous dit pas tout ce qu'il sait, car il se réserve de nous donner un jour la vie de Blanche d'Overbreuc (1).

Espérons que ce sera bientôt.

B<sup>on</sup> DE BONNAULT.

(1) Introduction, p. XVII, note 4.

---